

Connaissance
de
L'INCONSCIENT

PAUL-LAURENT ASSOUN

**L'entendement
freudien**

Logos et Anankè

nrf
Éditions Gallimard

© *Éditions Gallimard, 1984.*

Extrait de la publication

INTRODUCTION

L'entendement freudien entre Logos et Anankè

Au détour d'un texte technique, Freud fit une confession brutale, et en un endroit où l'on ne l'attendait guère¹; elle mériterait de figurer au fronton de son entreprise comme son « secret » dévoilé, par la vertu de sa limpidité même. S'excusant fermement des modifications dont il a affecté son chemin vers la part de vérité qu'il avait à mettre au jour, il confie tout à coup : « Mais je sais que j'ai un destin à remplir². »

C'est bien cela en effet que ressent quiconque s'est exposé au mouvement freudien de découverte : la conviction (*ich weiss*) qu'il y a chez celui qui le mène un destin à remplir (*ein Schiecksal zu erfüllen*). Aussi bien est-ce son objet qui le mène, en sorte que le sillon ainsi tracé *doit* aller jusqu'au bout. Cela est la première figure de l'*Anankè*, cette figure du destin sans visage, mais elle est aussitôt couplée à celle de la pensée, *Logos*, puisque Freud signifie qu'il n'y avait pas d'autre moyen d'accomplir le destin de son objet que *sa* pensée. Au-delà des modifications et des errements, et en deçà de tout romantisme prométhéen, c'est cela qui émerge finalement : la forme singulière d'un entendement qui a donné loi à son objet.

Destin d'autant plus singulier qu'il est devenu le nôtre : ce qui nous oblige à conjoindre obstinément la part de vérité ainsi révélée par « la psychanalyse » et le nom propre de Freud. Car nous sommes dans l'étrange position, à la fois fascinante et inquiétante, de ne pouvoir accéder à l'une qu'en passant par l'autre. L'entendement freudien est devenu le destin de l'Entendement dès lors que l'inconscient devient pensable.

1. Il s'agit en effet de la conclusion de la discussion sur l'onanisme. (*Schlusswort der Onanisediskussion*, 1912.)

2. *Gesammelte Werke*, VIII, p. 340.

Ce destin mérite aussi son logos. Y situer notre propre entendement suppose de comprendre comment la psychanalyse a été possible, soldant en cela ce qu'elle doit à la pensée constituante de son fondateur.

L'entendement freudien

Cet ouvrage voudrait donc aviser d'un effet majeur de la révolution que le fondateur de la psychanalyse a promue : c'est que Freud, au sens le plus radical, *donne à penser*. Sa sphère d'investigation est en effet celle de la réforme de l'entendement à laquelle nous a « condamné » la psychanalyse. Sans doute est-ce là le tranchant majeur de cette fatalité que la psychanalyse a suscitée, car elle atteint le roc même du savoir.

En deçà du séisme qu'elle a déterminé dans les trois champs où elle se déploie, selon la définition en quelque sorte officielle avancée par Freud – celui de la psychologie dite des profondeurs, de la technique thérapeutique et de la conception de l'homme¹, la psychanalyse a suscité en nous un formidable séisme de l'entendement, aussi radical qu'implicite, à la manière d'un glissement de terrain. C'est celui-ci dont il est temps enfin de prendre conscience, dans la force de son après-coup, car il s'inscrit dans le sujet même du penser.

Il est d'autant plus important de solder les effets de l'analyse sur l'entendement qu'elle a eu pour autre effet de stupéfier l'entendement, de l'inhiber. On sait que la psychanalyse a sur certains une étrange vertu : celle de stopper le train des raisons en y suppléant, bref d'empêcher de penser. Cela n'est pas totalement la faute de l'analyse même, mais c'est l'un de ses effets secondaires (comme l'on dit à propos de pharmacopée!); car elle semble se présenter comme tout équipée de sa propre pensée. D'où vient qu'elle désespère tout d'abord ceux qui se voient, en l'abordant, imposer une draconienne condition : celle d'avoir à recommencer comme à zéro. La psychanalyse nous oblige en

1. Nous faisons allusion à la définition la plus complète de la psychanalyse qu'on trouve dans l'écrit sur *Psychanalyse et théorie de la libido* (1923) : « Psychanalyse est le nom : 1° d'un procédé pour l'investigation de processus mentaux à peu près inaccessibles autrement (inconscients); 2° d'une méthode fondée sur cette investigation pour le traitement de désordres névrotiques; 3° d'une série de conceptions psychologiques acquises par ce moyen et qui s'accroissent ensemble pour former progressivement une discipline scientifique » (G.W. XIII, 211).

effet à *penser de son point de vue*, ce qui ne va pas sans un sentiment, diffus mais révélateur, de violence. Au mieux peut-on, comme Wittgenstein, négocier ses conditions avec le penser analytique¹.

Or l'analyse ne négocie guère, car elle ne transige pas sur ce point qu'elle *tient sa pensée propre de son expérience*, clinique, au nom de quoi elle impose silence ou dérision à qui prétend penser d'ailleurs que de cette expérience. C'est pourquoi Freud, intraitablement, ramène les objecteurs, détracteurs et discuteurs à cette épreuve de l'expérience analytique.

C'est ce qui colore la parole de Freud de cette étrange aura, de n'ouvrir la bouche ou de ne prendre la plume que pour parler sous la dictée de l'expérience analytique. Modestie toute relative, puisque par là même il nous signifie sans cesse que *c'est la vérité* (analytique) *qui le fait penser*. Et c'est bien le crédit que lui fait quiconque se recommande de cette expérience même. Freud apparaît alors comme cet homme qui s'est fait loi de ne penser jamais en dehors de cette expérience.

Cela lui a conféré ce stupéfiant charisme d'inventer un nouvel entendement. Mais ce *Novum Organum* n'a rien d'un décret bouleversant d'une baguette magique la Raison établie – encore qu'il en ait les prestiges. C'est l'inconscient, somme toute, qui a contraint Freud à forger, pour en accuser réception, un instrument *ad hoc*. Bref, Freud est *celui que l'inconscient fait penser*. En d'autres termes : la pensée freudienne est cette pensée singulière qui a l'inconscient pour *cause* autant que comme *objet*.

C'est précisément ce qui transforme la pensée freudienne en une fatalité et nous ramène à Freud irrésistiblement, voire obsessionnellement, pour tout autre chose que le plaisir de la glose² : c'est que là où Freud pense, l'inconscient se dit. Ce n'est pas qu'il en soit « inspiré » : l'acte d'avènement d'un savoir des phé-

1. Voir sur ce point notre article « Wittgenstein séduit par Freud, Freud saisi par Wittgenstein », in *Le Temps de la réflexion*, II, 1981, p. 355-383. Nous renvoyons également à notre étude à paraître, *Freud et Wittgenstein*, où l'entendement freudien se trouve mis à l'épreuve du remarquable défi que lui lance Wittgenstein.

2. Ce point nous semble essentiel à souligner : l'intérêt inflationniste envers Freud peut assurément être un moyen de déni et un épiphénomène de la mode intellectuelle. Mais il faut ne pas être perceptible à ce qu'a d'exigeant ce « destin » de repasser par Freud pour n'y voir que cela. Aussi bien la psychanalyse peut être réduite à un simple signe culturel, si elle n'est pas abordée d'un point de vue fondamentaliste : là se trouve le signe distinctif d'une glose véritable, comme élaboration du rapport à Freud (cf. conclusion du présent ouvrage).

nomènes inconscients requiert, comme Freud nous le répète inlassablement, de se désinspirer de l'Inconscient¹. Revenir au texte freudien, c'est chercher inlassablement à comprendre comment cela est justement possible, que l'inconscient soit à ce point intimement lié à ce texte!

Mais il nous faut encore une nouvelle approximation pour approcher du lieu véritable de notre enquête : par son penser, dont l'inconscient est la cause unique et en quelque sorte élective, Freud ne fait pas que réaliser la loi *de* l'inconscient; il donne aussi bien loi *à* l'inconscient, par cette pensée même. Derrière la figure d'un Freud faisant sa loi *de* l'inconscient, se dessine, mal distinguée de la première par son propre effort autant que par les masques de son désir, celle d'un Freud *donnant loi*, par son propre discours, *à l'inconscient*. Au point que ce par quoi un savoir de l'inconscient nous est accessible a pris le pli imprimé par les dispositifs de savoir qu'il a suscités. D'où vient que l'inconscient nous parle à l'origine, voire une fois pour toutes, par la vertu de la fondation, avec le style de Freud, et en quelque sorte avec son « accent ».

De cette déhiscence de la langue de l'inconscient à la parole freudienne, s'alimente le désir que Freud dise vrai, celui-là même qui nous attelle à la parole de Freud. Mais aussi bien est-ce cette déhiscence qui nous empêche de ne faire que la répéter. Car c'est Freud lui-même qui nous a légué cette loi de remonter sans cesse du discours qui prend l'inconscient pour objet à la langue originaire qui soutient ce discours autant qu'il le mine, soit l'inconscient lui-même.

Nous voici donc en position d'exposer *notre* entendement à celui que Freud a promu, non pour ramener le débat à quelque plan universel qui fonctionne inévitablement en déni de l'inconscient², mais pour savoir quel destin l'entendement freudien fait à l'Entendement, quitte à en brouiller la majuscule...

Sur cette voie, nous sommes renvoyés au fonctionnement du discours freudien sur l'inconscient, comme à l'intervention qui lui imprime magistralement son *style*.

1. Cf. nos ouvrages : *Freud, la philosophie et les philosophes*, P.U.F., 1976, et *l'Introduction à l'épistémologie freudienne*, Payot, 1980.

2. L'entendement freudien n'est pas en effet un « cas » de l'Entendement mais un effet singulier d'une expérience. C'est pourquoi un jugement philosophique doit en tenir compte.

L'inconscient et son savoir

Le premier constat étonné sur cette voie est somme toute élémentaire, c'est que Freud ne perde pas la boussole de l'entendement en abordant cette région de l'inconscient qui a précisément pour effet majeur de brouiller tous les compteurs. Il avance stoïquement dans l'Enfer ainsi découvert, ajustant ses catégories, pour les *faire penser* ce qui se dé-couvre ainsi, prêt, comme en terre étrangère, à échanger ses monnaies anciennes contre les monnaies d'usage, sans renoncer à tout principe d'équivalence. Décidé enfin – suprême courage pour qui veut comprendre – à se taire quand quelque chose se met à parler en une langue qu'il ne connaît pas et dont il ne trouve pas d'équivalent.

Sommes-nous donc condamnés à nous engager dans quelque « psychologie de la découverte » psychanalytique ? En fait, c'est de tout autre chose qu'il s'agit ici : la pointe psychologique n'est que le signe, voire le symptôme, d'un mouvement de découverte qui est de l'ordre du processus épistémique. Autrement dit, lorsque Freud exprime à satiété son *vécu* de la découverte, ce qu'il dit ainsi est la description, du côté du sujet en proie à la passion de son objet, d'un processus, constituant d'une certaine objectivité. C'est celui-ci qui nous intéresse essentiellement ; mais il n'y a rien d'étonnant à ce que nous trouvions sans cesse, à la racine de cet effet où Freud comme « sujet épistémique » s'explique avec son objet, la pointe de son désir. Cette implication du locuteur du savoir analytique dans sa forme désirante propre est tout autre que « psychologique ». Et l'auto-analyse elle-même ne saurait jamais en dire plus que ceci : que Freud avait vocation, par la genèse de ses « complexes infantiles ¹ », à se trouver en cette place de recevoir notification de l'inconscient. C'est là sans doute le mystère du charisme de Freud comme personne propre qu'il s'est trouvé au lieu d'où est devenue audible la parole de l'inconscient, au point que celle-ci nous est parvenue avec son accent et son style, bref avec les ressources de son écriture.

On peut même avancer ce paradoxe que l'insistance de Freud

1. Expression employée à propos de Weininger, dans son exposé du cas du petit Hans. Cf. notre étude sur *Le Discours pervers sur la féminité* dans l'ouvrage collectif sur Weininger à paraître en Autriche.

à communiquer son vécu de la découverte est un moyen de la séparer de lui-même. S'il traite si souvent l'inconscient comme « son » affaire, qui lui a coûté tant de peines et fourni tant de satisfactions — lieux communs du discours du *self-made man* —, ce discours de la confession a ce curieux effet, sinon cette finalité, de désubjectiver la découverte elle-même.

Nous prendrons comme preuve l'image dominante qu'il donne de sa rencontre avec son chemin propre, dans la correspondance avec Fliess. La première fois qu'il *nomme* cette puissance à laquelle il va se vouer en personne ¹, une image lui vient immédiatement à la plume, celle du « tyran », inspirée de Schiller : « Ce tyran, je l'ai trouvé et lui suis asservi corps et âme ². » Freud ne s'est pas trompé dans la première nomination de la « chose » : il a choisi l'image diaboliquement couplée de la nécessité et de l'arbitraire ³. Car tel est bien le choix primitif de Freud : jouer le rôle, assumer la mission de celui qui va *se laisser tyranniser par cela* qu'il lui faudra par là même nommer : inconscient.

À un tyran, en effet, on n'échappe pas : jusque dans la révolte, quand il se dit « surmené, irrité, déconcerté », lorsqu'il avoue : « je me révoltai contre mon tyran ⁴ », c'est la servitude qui est reconduite. Aussi bien toute la préhistoire de la psychanalyse est-elle l'histoire de ces rapports au tyran métapsychologie qui rend compte de cette prodigieuse *compulsion de découverte* qui pousse Freud au bout de son destin ⁵. Le tyran fournit donc l'image déroutante d'une *nécessité arbitraire* : car si on ne peut pas ne pas lui obéir, on ne peut pas plus *fonder* cette obéissance,

1. Il s'agit de la « psychologie » dont Freud saisit en même temps la nécessité de faire une « métapsychologie ». Sur le statut de cette puissance, cf. *Freud, la philosophie et les philosophes, op. cit.*, p. 63-80.

2. Cf. la lettre décisive du 25 mai 1895 : « Un homme comme moi ne peut vivre sans dada, sans une passion ardente, sans tyran, pour parler comme Schiller. Ce tyran, je l'ai trouvé et lui suis asservi corps et âme. Il s'appelle psychologie et j'en ai toujours fait mon but lointain le plus attirant, celui dont je me rapproche depuis que je me suis heurté aux névroses » (*La Naissance de la psychanalyse*, P.U.F., p. 106).

3. Cf. la réflexion de la pensée antique sur ce genre d'être politique que peut être le tyran, signe d'un arbitraire dans la phusis, en même temps que figure de la nécessité.

4. Cf. la lettre de découragement du 8 novembre 1895 : « À ce moment-là, je me révoltai contre mon tyran. Surmené, irrité, déconcerté et incapable de reprendre mes esprits, j'ai donc tout abandonné » (*op. cit.*, p. 118).

5. Freud lui-même souligne que son passage à l'écriture relève du « passage à l'acte », qu'il n'a pas le choix de ne pas écrire. (Quand ce n'est pas le cas, quand il est provoqué à écrire pour des raisons de circonstance, il se plaint alors formellement.)

grevée d'illégitimité. Aussi est-ce le propre de la tyrannie de forger des esprits critiques, par le fer et le feu.

C'est bien ainsi décidément que Freud a travaillé sous les ordres de son tyran. De là procède, croyons-nous, son aptitude inlassable à l'autocorrection : de ce que d'une part, il y a quelque chose à penser, coûte que coûte; et que, d'autre part, ce quelque chose menace chroniquement d'arbitraire la pensée qui s'y agrippe. Le mouvement de la théorie est ce qui a fonction chez Freud de combler sans cesse cet écart, sans cesse renaissant, entre la *nécessité de la chose* qui intime l'ordre de penser et le leurre de l'apparence qui induit la pensée à l'illusion qu'elle aurait réellement pensé.

Or un seul instrument peut servir en cette occurrence : l'outil intellectuel de la *métis*, soit le *Logos*¹. Freud est sur ce point intraitable : le logos est ce par quoi il faut passer pour poser en dernière instance toute énigme. D'où le prodigieux défi qui nous semble résumer son entreprise : que *l'inconscient, ça se pense*, aussi, et quand même... Il est vrai que pour rabattre l'inconscient sur le logos de façon à intégrer le « quand même », il faudra un travail de Titan². Bref, il faudra à Freud se « bricoler » un entendement et le mettre à la disposition de ceux qui veulent faire le voyage.

On voit que la psychanalyse entend rester dans la législation du logos, mais qu'elle en invente une singulière et baroque figure. C'est ce qui doit bien être pensé simultanément, sous peine de réduire le discours analytique à une mystagogie – alogique – ou à un rationalisme scientiste³. Autrement dit quand se notifie l'ordre tyrannique de l'*Anankè*, il n'y a qu'une réponse : *Logos!* Mais il faut être attentif à la duplicité secrète de cet être logique, par cela qu'il fonctionne à la fois comme réponse docile à l'ordre du tyran et comme ruse, voire comme défense. Placer le sens clair du Logos sur la face muette de l'*Anankè*, c'est autant

1. Voir à ce propos les travaux de J.-P. Vernant, liant l'émergence du *logos* à celle de la *métis*, cet esprit de ruse particulier dont Ulysse est l'incarnation.

2. Nous faisons allusion à ce contraste saisissant entre l'allégeance de Freud au langage de ses maîtres ès-sciences de la Faculté de Vienne et la transgression de ce langage par son propre objet. Voir sur ce point notre *Introduction à l'épistémologie freudienne*. C'est au reste ce dont sont incapables de rendre compte les enquêtes historiques sur la participation de Freud au savoir de son temps, qui ont pour effet – et parfois pour finalité – de dissoudre l'inédit freudien (si utiles soient-elles pour en mesurer les résonances dans son environnement).

3. Sur le rapport de Freud au scientisme comme phénomène spécifique, voir *Introduction à l'épistémologie freudienne*, p. 39 sqq.

accomplir la nécessité que lui faire en quelque sorte la sourde oreille...

Freud a donc « inventé » le logos analytique à la fois pour répondre à l'inconscient et pour *supporter* cet ordre impératif. C'est bien en ce sens « le poids le plus lourd à porter ¹ » dont le logos soulage. Freud se trouve dans la position tragique, au sens littéral, de ceux auxquels leur Anankè *adresse la parole*, d'articuler sur son être propre la question : « Pourquoi a-t-il fallu que cela me parle et m'arrive à moi ? » Il ne lui reste d'autre choix que de brandir le logos, cet apotropaion de la Raison.

Logos et Anankè

En tissant ce réseau d'images qui prend la consistance d'un discours mythologique de la fondation, nous ne métaphorisons pas de notre propre initiative le trajet freudien : ce sont là les métaphores en quelque sorte indigènes de cet univers. C'est pourquoi, dans les études qui suivent, nous retrouverons de façon lancinante l'apostrophe que Freud lance à l'occasion à ses interlocuteurs : « J'ai deux dieux : Logos et Anankè », soit : « L'inflexible raison, le destin nécessaire ². » Confession capitale qui nous semble constituer le texte, à la fois étroit et illimité, de l'entendement freudien – ce pourquoi il sera la couture imaginaire des divers chapitres de ce livre-ci, où se trouve fixée la posture de Freud face aux objets majeurs qui se proposent à sa réflexion, comme autant de défis.

C'est là en effet une sorte de profession de foi articulée en deux articles majeurs de « croyance ». Ce n'est pas un hasard si elle se trouve développée avec le plus de conséquence à la fin de *l'Avenir d'une illusion*, dont elle constitue la conclusion proprement dite. Ce texte semblerait inachevé et aporique si l'on ne comprenait que là précisément se signifie l'éthique de l'entendement freudien. Moment où les fameux guillemets, dont Freud affecte ses textes quand surgit l'objection de l'autre, surgissent pour désigner ce que l'auteur *doit dire*, pour déclarer sa vérité

1. Cf. Nietzsche à propos de l'éternel retour. Sur ce rapprochement, voir *Freud et Nietzsche*, p. 275-278.

2. Il s'agit de l'entretien avec Charles Baudouin, du 20 octobre 1926, consigné dans l'écrit de ce dernier, *Y a-t-il une science de l'âme ?*, éd. Fayard, 1957, p. 50 (« Freud le véridique »).

propre, l'obligeant ainsi à se déclarer, donc à habiter en personne son propre discours. Aussi bien Freud avait-il déclaré dès 1922 à un homme de religion qu'« on ne se convertit guère que dans son vieil âge à la terrible dualité divine λόγος και ἀνάγκη ¹ ».

Logos et Anankè sont bien en ce sens les répondants mythologiques du discours de la science, dont l'analyse fait sa loi et où elle inscrit sa légitimité. C'est en effet au terme de la confrontation avec la religion que la question se pose : si la religion tombe dans l'illusion, n'entraîne-t-elle pas avec elle la croyance ? Logos et Anankè appelés à la rescousse, répondant présents au désir de l'homme du savoir, garantissent également que les destins de la croyance et de la religion sont distincts, puisqu'ils se proposent comme divinités protectrices du désir de vérité.

Le Logos est ce qui continue à parler quand s'est tue la voix de l'illusion, faisant survivre le désir à la foi : « De ces désirs, notre Dieu Λόγος réalisera ce que la nature extérieure nous permettra... ². » Aussi bien « notre Dieu le Λόγος n'est peut-être pas très puissant et il ne pourra tenir qu'une petite part de ce que ses prédécesseurs ont promis ³ ». Mais ce qu'il perd en puissance d'illusionnement, il le gagne en pouvoir. Or cette limitation dont se décuple précisément le pouvoir du Logos mérite le nom d'Anankè : l'effort de « l'intelligence » (*Intellekt*) s'exerce en effet « dans les limites humaines et autant que la réalité extérieure, l'Ἀνάγκη (*äussere Realität*), le permettra ⁴ ».

L'entendement puise donc sa force dans la *gémellité* de ces principes : idée essentielle puisée chez celui qui pourrait bien être le référent privilégié de l'éthique freudienne du penser : l'écrivain hollandais Multatuli ⁵. C'est en effet d'un auteur du XIX^e siècle (et non directement de l'Antiquité même où ils sont nés), que Freud recueille l'image capitale des « dieux jumeaux » Λόγος-Ἀνάγκη ⁶. Car c'est bien d'un « couple de dieux » (*Götterpaar*) qu'il s'agit : et il est essentiel à leur efficence qu'ils *fassent la paire*.

Ce n'est pas un hasard en effet si Freud insiste sur la dualité des principes évoqués. C'est qu'elle témoigne de la scission de

1. Lettre à Oskar Pfister du 6 avril 1922, reproduite dans la *Correspondance avec le pasteur Pfister*, Gallimard, 1966, p. 133.

2. *G.W.*, XIV, p. 378.

3. *Ibid.*, p. 378-379.

4. *Ibid.*, p. 377.

5. *Ibid.*, p. 378, n. 1.

6. *Ibid.*, p. 378.

l'unité du Principe imaginaire. C'est ce dont il sait gré à Multatuli, comme l'indique un passage de l'écrit sur le masochisme : « Lorsque le poète hollandais Multatuli ¹ remplace la Μοῖρα des Grecs par le couple de dieux Αόγος καὶ Ανάκη, il y a peu à objecter ². » Formule révélatrice : ce n'est pas la puissance archaïque du Destin qui est invoquée par Freud, qui, tel l'Absolu abstrait évoqué par Hegel, est « la nuit où toutes les vaches sont grises ³ ». L'Anankè, cette espèce de fille aînée de la Moira, ne règne pas seule : elle est prise dans une conjonction (καὶ) avec la raison humaine.

Il y va là du rapport de filiation. C'est en effet en envisageant le rapport à l'interdit, à travers la genèse du Surmoi, que Freud évoque son couple divin. Aussi le « couple parental » (*Elternpaar*) est-il évoqué juste après : « Mais tous ceux qui transfèrent la conduite du devenir du monde à la Providence, Dieu ou Dieu et Nature éveillent le soupçon qu'ils ressentent toujours encore ces forces (*Gewalten*) les plus extérieures et les plus lointaines comme un couple de parents – mythologique – et se croient rattachés à elles par des liens libidinaux. »

Freud laisse donc entendre que l'opposition d'un modèle mythologique moniste et d'un modèle dualiste – qui recoupe l'opposition du mysticisme et du rationalisme comme attitudes

1. L'auteur de *Max Havelaar* était un ancien fonctionnaire colonial hollandais déçu par la corruption, qui consacra sa vie et son œuvre à la vérité. Dans les *Ideeën*, vaste recueil d'aphorismes, il codifia en quelque sorte sa sagesse acerbe. L'Anankè de Multatuli, dont Freud partage le culte, doit s'entendre avec la connotation de la *Noodzakelijkheid* – terme néerlandais qui exprime de façon réaliste l'idée d'une chose (Zakelijkheid) qui est de l'ordre du besoin (*Nood*). On peut juger du sens de la *Noodzakelijkheid* multatulienne à travers tel aphorisme des *Ideeën* : « Je trouve mon Dieu (*mijn God*) partout, jusque dans la phraséologie de ceux qui ont un Dieu personnel (*'n bijzondere God*) : « Aujourd'hui est décédé notre plus jeune enfant. Bien que profondément affectés, nous aspirons à la sérénité. Nous plions sous la main de Dieu... » Je vous assure que je repose *toujours* dans le vouloir de mon Dieu (*dat ik altijd berust in de wil van mijn god*), que je plie *toujours* sous la volonté de mon dieu (*dat ik me altijd buig onder de wil van mijn god*) et que j'irais loin pour voir le très curieux spectacle de quelqu'un qui ne pliait pas sous la Nécessité (*Noodzakelijkheid*), de quelqu'un qui ne se reposait pas en sa volonté » (Multatuli *Ideeën*, een Keuze door Gerrit Komrij, § 50, p. 22, cité d'après notre traduction). On voit fonctionner ici l'opposition au Dieu personnel, l'affirmation de l'universalité du dieu impersonnel et sa liaison non fortuite au thème de la mort – autant de traits qui rendent compte du fonctionnement de l'Anankè dans la thématique freudienne.

2. *G.W.*, XIII, p. 381.

3. Cf. préface à la *Phénoménologie de l'Esprit* à propos de l'« Absolu objectif » abstrait de Schelling.

de connaissance¹ – renvoie à une théorie du lien et de la *croissance* : soit une adhésion fusionnelle à la Moira, cette Déesse mère muette², soit une tension qui ramène le pôle maternel à l'antipode d'un couple, ouvrant au sujet un espace de *connaissance*. À la Moira, on ne peut que croire et se recommander; l'Anankè convoque au contraire le sujet au penser. Par là, l'archaïque se trouve plus qu'invoqué : il cesse d'apparaître comme cette extériorité pure pour s'humaniser, par la familiarité qu'y introduit le Logos. Telle est donc la seule « religion » qui convient à la science, puisqu'elle permet de penser le lien réciproque de la pensée et de la nécessité.

Ce sentiment de la puissance de l'Anankè, Freud le repérait dès 1910 dans la dernière philosophie de Léonard de Vinci : « Les propositions dans lesquelles il [Léonard] a consigné la profonde sagesse (*Weisheit*) de ces dernières années de sa vie respirent la résignation de l'homme qui se soumet à l'Ανάγκη, aux lois de la nature et n'attend aucune pitié (*Milderung*) de la bonté ou de la grâce de Dieu³. » Freud parle ici aussi bien de son propre rapport à l'Anankè, qui, on le voit, désigne l'immanence de la nature (*Gesetze der Natur*) et sonde un idéal de *sagesse*, qui s'oppose à la croissance au Dieu consolateur de « la religion dogmatique » et de « la religion personnelle ». La résignation à cette puissance impersonnelle s'oppose par là même à une « relation personnelle » à une « puissance divine » (*Gottesmacht*), celle d'un « créateur », « cause ultime de tous ces secrets merveilleux ».

On voit que la récusation d'une croissance téléologique implique un naturalisme sur le plan du savoir, aussi bien que sur le plan éthique.

L'émergence d'une rationalité de l'Anankè est même référée explicitement à une genèse de la *Kultur*, telle qu'elle est esquissée dans *Totem et Tabou* : les « créations culturelles » (*Kulturschöpfungen*) sont même explicitement définies comme la « première reconnaissance de l'Anankè » (*Anerkennung der Ανάγκη*)⁴. Elles supposent en effet l'abdication d'une partie de la toute-puissance

1. Voir *infra*, chap. III, p. 101 sqq.

2. Cf. le texte sur la *Diane des Éphésiens* pour juger de ce lien de la Mère à la Moira. Nous renvoyons à notre *Freud et la femme* (chap. I, p. 26 sqq.) pour situer ce rapport au monisme en corrélation avec la *Mutterbindung* freudienne.

3. *G.W.*, VIII, p. 197.

4. *Ibid.*, IX, p. 114.

(*Allmacht*) émanant du narcissisme. L'Anankè est justement ce qui « s'oppose au narcissisme humain ». Ce n'est du reste pas un hasard si « l'introduction du narcissisme » marque une recrudescence de la thématique de l'Anankè dans le discours freudien. La religion personnelle serait en ce sens un prolongement de la croyance narcissique, que vient grever la reconnaissance d'une « force des choses ».

Il y a plus précis encore : Freud nomme Anankè le mouvement phylogénétique même dont le développement libidinal est la répétition : « La puissance (*Macht*) qui a imposé à l'humanité un tel développement (*Entwicklung*) et une telle pression (*Druk*) encore aujourd'hui dans la même direction, nous la connaissons ; c'est à nouveau la privation émanant de la réalité (*Versagung der Realität*), ou si nous lui donnons son vrai grand nom, la nécessité de la vie (*Not des Lebens*) ; l'Ἀνάγκη ¹. »

Cette fois, Freud apporte un élément nouveau, qui montre la complexité de son rapport à l'Anankè. Car, à serrer la lettre de ces évocations successives, on voit les « équivalents » du terme varier significativement, comme si le « grand nom » de l'Anankè, à chaque « invocation », ramenait des manières différentes de la dire. Synonyme de « réalité extérieure », de « lois de la nature », la voilà, par le biais du narcissisme, égalée au « renoncement » dont la réalité est l'objet, comme nécessité de la *vie* même. Mais, par là même, l'Anankè se trouve prise dans l'axe dont elle est censée faire l'économie, soit l'*interdit*.

Il est vrai que l'Anankè est principe de renoncement, en ce qu'elle dompte l'*ubris*, la présomption dont s'accrédite la croyance aux fins : par là, elle a fonction éthique. Mais sa vertu propre (aux deux sens du terme) est de faire l'économie d'un point de vue de la *loi*, distinct de l'*être*, en sorte que le *Sollen* est immergé dans le *Sein* ². Que l'être soit principe actif de l'interdit, voilà ce que l'Anankè ne peut penser que contradictoirement ; mais c'est précisément qu'elle a pour nature et fonction de neutraliser cette contradiction, qu'une conception mosaïque pose de plein droit. Aussi bien peut-on soupçonner que, par cette profession de foi en faveur de ses divinités jumelles, Freud ne cesse de s'expliquer avec cette question du rapport de l'être à l'interdit.

1. *G.W.*, XI, p. 368.

2. Cf. sur ce point la conclusion de notre enquête sur *Freud et Nietzsche*, p. 281 *sqq.*

PAUL-LAURENT ASSOUN

L'entendement freudien

Logos et Anankè

« J'ai deux dieux : Logos et Anankè, l'inflexible raison, le destin nécessaire. » Reconnaître l'Anankè, cette figure du destin sans visage, et aussitôt la coupler au Logos, voilà l'exigence de Freud ou plutôt la tâche qu'exige de lui l'objet qu'il assigne à la psychanalyse : penser l'inconscient.

L'enquête ici menée pour cerner la réforme freudienne de l'entendement qu'implique une telle exigence comporte trois temps. Elle part du « penser » même — pensée du trouble et trouble de pensée — pour déboucher sur la mystique et l'archaïque où le Logos métapsychologique se confronte à son altérité intime ; elle revient enfin au réel même de la *Kultur* et du politique. D'un bout à l'autre, Logos et Anankè se confirment bien comme les divinités tutélaires de l'entendement freudien jusqu'en leur entre-deux : l'illusion.

Freud ne fait pas que découvrir : il institue. Dire sur lui aujourd'hui, s'en tenir à lui, ce n'est donc pas le répéter ou le commenter mais dégager les conditions de possibilité de son intervention radicale sur le champ du savoir pour en restituer le plein effet clinique.



9 782070 701278



Extrait de la publication

84-IX A 70127 ISBN 2-07-070127-1

136 FF tc